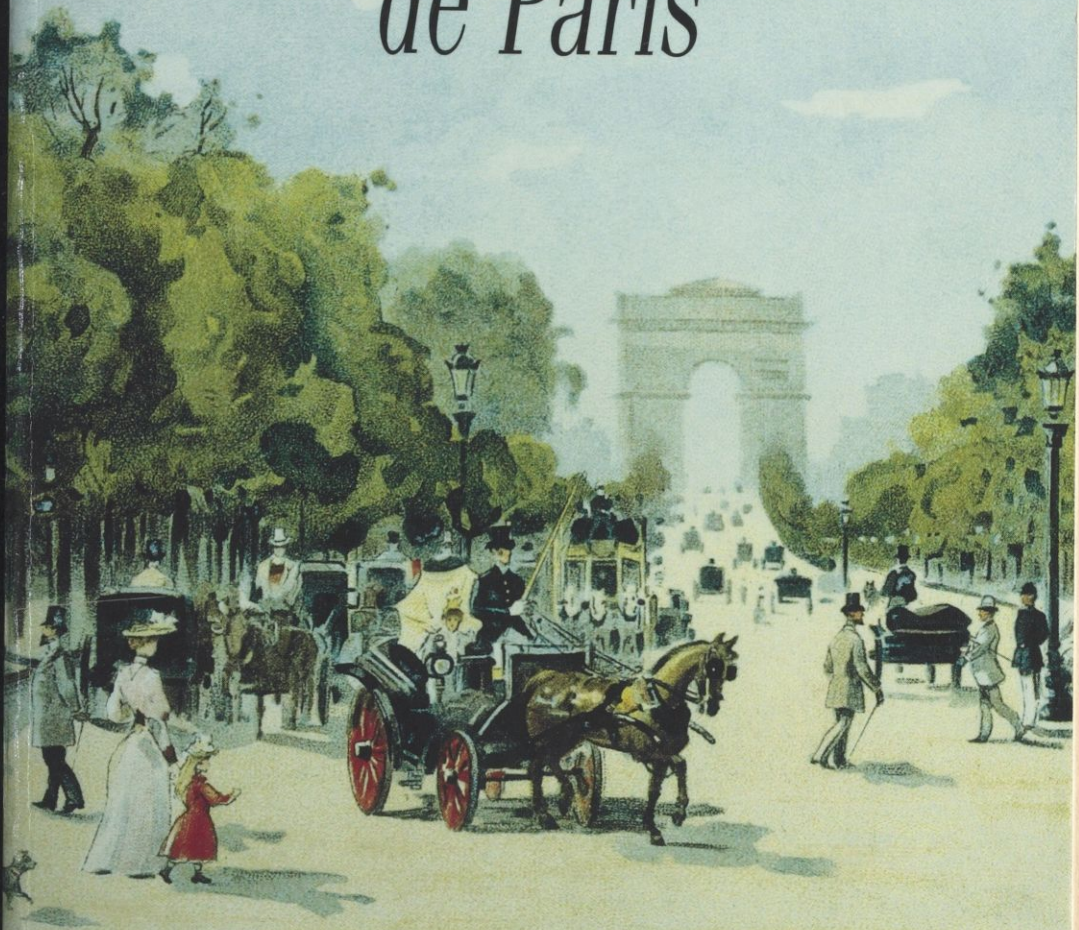
CASTELOT

Le grand siècle de Paris



Perrin

0265 3584 X

93

LE
GRAND SIÈCLE
DE PARIS

8°

2001-117846

DT

DU MÊME AUTEUR

Grand Prix de l'Académie française
décerné pour l'ensemble de son œuvre

Chez le même éditeur

LOUIS *XVII, 1948.*
MADAME ROYALE, *1950.*
PHILIPPE ÉGALITÉ, *le Prince rouge. Ouvrage couronné par l'Académie française*, 1951.
MARIE-ANTOINETTE, *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 1953.
LE GRAND SIÈCLE DE PARIS, 1955.
LA DUCHESSE DE BERRY, 1957.
LES GRANDES HEURES DES CITÉS ET CHÂTEAUX DE LA LOIRE, 1959.
SARAH BERNHARDT, 1961.
L'ALMANACH DE L'HISTOIRE, 1962.
VERS L'EXIL..., 1962.
JOSÉPHINE. *Prix du Plaisir de lire*, 1965.
LA BELLE HISTOIRE DES VOYAGES, 1966.
L'AIGLON NAPOLÉON II. *Prix Richelieu*, 1959 et *Prix des Mille lecteurs*, 1967.
BONAPARTE, 1968.
NAPOLÉON, 1968.
DRAMES ET TRAGÉDIES DE L'HISTOIRE, 1968.
LES BATTEMENTS DE CŒUR DE L'HISTOIRE, 1969.
LE CALENDRIER DE L'HISTOIRE, 1970.
DESTINS HORS SÉRIE DE L'HISTOIRE, 1971. *Grand Prix du Syndicat des écrivains et des journalistes, et pour l'ensemble de son œuvre.*
PRÉSENCE DE L'HISTOIRE, 1973.
NAPOLÉON III (deux volumes). *Prix des Ambassadeurs*, 1974.
BELLES ET TRAGIQUES AMOURS DE L'HISTOIRE, 1975.
HISTOIRE DE LA FRANCE ET DES FRANÇAIS AU JOUR LE JOUR (douze puis huit volumes en collaboration avec Alain Decaux, Marcel Jullian et Jacques Levron), 1976.
« MY FRIEND LA FAYETTE... MON AMI WASHINGTON », 1976.
LE RENDEZ-VOUS DE VARENNES, 1977.
MAXIMILIEN ET CHARLOTTE. *Prix du Cercle de l'Union*, 1978.
DE L'HISTOIRE ET DES HISTOIRES, 1978.
DICTIONNAIRE DE L'HISTOIRE DE FRANCE. Sous la direction d'André Castelot et d'Alain Decaux, 1979.
TALLEYRAND OU LE CYNISME, 1980.
AU FIL DE L'HISTOIRE, 1980.
L'HISTOIRE INSOLITE, 1982.
FRANÇOIS Ier. *Prix Agrippa-d'Aubigné*, 1984 et *Grand Prix de la Paulée de Meursault*, 1984.
L'ALMANACH DE CLIO, 1985.
LES NUITS DE L'HISTOIRE, 1985.
HENRI IV, *Le passionné*, 1986. *Grand Prix de la Ville de Paris* (Solia Cabiati), 1987.
CHARLES X, la fin d'un monde, 1988.
MADAME DU BARRY, 1989.
FOUCHÉ, 1990.
LA CAMPAGNE DE RUSSIE, 1991.
LA REINE MARGOT, 1993.
LOUIS-PHILIPPE, LE MÉCONNU, 1994.
MARIE DE MÉDICIS, 1995.
MADAME DE MAINTENON, 1996.
NAPOLÉON ET LES FEMMES, 1998.
MARIE-LOUISE, 1998.

Théâtre

LA REINE GALANTE, comédie en deux actes et huit tableaux *(Perrin)*, 1962.
NAPOLÉON III À LA BARBE DE L'HISTOIRE *(L'Avant-Scène)*, 1976.
TALLEYRAND À LA BARBE DE L'HISTOIRE *(L'Avant-Scène)*, 1979.

Chez d'autres éditeurs

LE FILS DE L'EMPEREUR. *Prix de littérature 1963 de la Fédération des parents d'élèves des lycées et collèges français (Presses de la Cité, G.P. et Presses Pocket).*
LE LIVRE DE SAINTE-HÉLÈNE *(reportage photographique) (Solar).*
L'HISTOIRE DE FRANCE EN IMAGES *(France-Images, Figurine Panini).*
48, OU L'INUTILE RÉVOLUTION *(Presses Pocket).*
LE PETIT CASTELOT GOURMAND (SACN), 1995. *Prix Cœur de Lion.*

Albums et éditions de luxe

NAPOLÉON BONAPARTE *(Perrin)*, (album illustré).
LES GRANDES HEURES DE NAPOLÉON *(Perrin). Épuisé.*
LES QUATRE SAISONS DE L'HISTOIRE (quatre volumes) *(Perrin). Épuisé.*
LE LIVRE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE, en collaboration avec le général Kœnig et Alain Decaux *(Perrin).*
NAPOLÉON BONAPARTE (dix volumes) *(Tallandier).*
ROMANS VRAIS DE L'HISTOIRE (six volumes) *(Tallandier).*
NAPOLÉON III ET LE SECOND EMPIRE (six volumes) *(Tallandier).*
L'AIGLON NAPOLÉON II (trois volumes) *(Tallandier).*
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE *(Perrin)*, 1987 (album illustré).
MARIE-ANTOINETTE *(Perrin)*, 1989 (album illustré).
HISTOIRE ILLUSTRÉE DE NAPOLÉON (trois volumes) *(Bordas)*, 1989.
SUR LES PAS DE JOSÉPHINE *(Perrin)*, 1991 (album illustré).
NAPOLÉON RACONTÉ AUX ENFANTS *(Perrin)*, 1992.

Textes

LE DRAME DE SAINTE-HÉLÈNE (Histoire de la Captivité vue par les témoins) *(Perrin)*
LA FÉERIE IMPÉRIALE (Le Second Empire vu par les témoins) *(Perrin).*

ANDRE CASTELOT

LE GRAND SIÈCLE DE PARIS



PERRIN

DL-16 10 2001 43717

© Librairie Académique Perrin, 1963
et 1999 pour la présente édition.
ISBN 2-262-01593-7



à ALAIN DECAUX

SURVOL DE PARIS

PAR une brumeuse journée de novembre 1783, des milliers de Parisiens quittaient la capitale, traversaient le petit village de Passy et gagnaient la campagne, c'est-à-dire le jardin de la Muette, où allait se dérouler un étonnant spectacle. Le ciel de Paris a été choisi pour voir naître une nouvelle invention qui, un jour, révolutionnera le monde. Dans quelques instants, un chimiste et un physicien — Pilâtre de Rozier et François-Laurent, marquis d'Arlandes — vont, pour la première fois, survoler la capitale.

L'invention était toute récente. Quelques mois auparavant, un fabriquant de papiers peints d'Annonay rêvait devant la cheminée de sa cuisine au-dessus de laquelle sa bonne venait d'étendre du linge humide. Soudain, il tressaillit : devant lui, l'une de ses chemises, chauffée par le feu, se gonflait et tendait à s'élever.

M. Joseph Montgolfier venait d'inventer la montgolfière.

Une ascension va être tentée, ce 21 novembre, de la Muette et, dès midi, des milliers de spectateurs ont envahi le parc. Les curieux vont contempler l'aérostat placé sur une pelouse qui sera un jour traversée par la rue d'Andigné. Puisque l'on est à la campagne, les élégantes portent des coiffures champêtres, mais toutes pâlissent de jalousie lorsqu'elles aperçoivent une Parisienne arborant une *coiffure à la montgolfière*, un ballon bleu et or — tout semblable à celui du sieur Montgolfier — qui se balance au sommet d'un faux chignon...

Le ballon — le vrai — est en papier huilé couleur d'azur, rehaussé d'ornements d'or : chiffre du Roi, signes du zodiaque et fleurs de lis. Il contient vingt mètres cubes d'air chauffé par un réchaud dont le foyer est alimenté avec de la paille. Autour de la partie extérieure de l'orifice, on a placé un panier circulaire en osier destiné aux intrépides navigateurs et aux provisions de paille. Ainsi accrochés à du papier, Pilâtre et

son compagnon vont survoler Paris au-dessus de bottes de paille en feu...

L'enveloppe du ballon s'est décousue ; tandis qu'on s'affaire pour la réparer promptement, les spectateurs se sont égaillés dans le parc. Il y a bien longtemps qu'il n'y a plus ici de *muette* — ce pavillon dans lequel Charles IX faisait mettre ses faucons à l'approche de la mue — mais le public peut aller admirer une laiterie modèle et une vaste faisanderie qui s'étend au-delà de la porte Dauphine, ainsi nommée en l'honneur de Marie-Antoinette, lors de son arrivée en France.

Des cris appellent les curieux. Le ballon a été remis en état et va s'envoler. Tous accourent, à la grande satisfaction du marquis d'Arlandes qui se désespérait de voir aussi peu de monde autour de l'aérostat. Il agite galamment son mouchoir en guise d'adieu et sourit aux jolies femmes... mais la montgolfière ne semble pas très pressée de quitter le sol ; l'air chaud n'a pas encore rempli toute l'enveloppe.

— Monsieur le marquis, crie Pilâtre du fond du panier, vous ne faites rien et nous ne montons guère.

M. d'Arlandes s'excuse. « Je remuai alors le réchaud, racontera-t-il dans le *Journal de Paris* du 29 novembre, je saisis avec une fourche une botte de paille, qui, sans doute trop serrée, prenait difficilement, je la levai, la secouai au milieu de la flamme. L'instant d'après, je me sentis enlever comme par en dessous des aisselles, et je dis à mon cher compagnon :

« Pour cette fois, nous montons ! »

Il est une heure cinquante-quatre de l'après-midi.

Le ballon prend de la hauteur et le regard des aéronautes embrasse déjà un vaste horizon : de la plaine de Grenelle à la nouvelle route de la Révolte (1). Tout à coup, la montgolfière est agitée de violentes secousses.

— Que faites-vous ? demanda anxieusement le marquis. Est-ce que vous dansez ?

— Je ne bouge pas.

— Tant mieux, crie d'Arlandes ; c'est enfin un nouveau courant !

Le globe progresse, en effet, vers le sud-ouest, laissant à

(1) Nos boulevards Pershing et Gouvion-Saint-Cyr et les avenues qui leur font suite jusqu'à Saint-Denis. Louis XV avait fait construire cette route trente années auparavant, à la suite d'une émeute parisienne, afin de ne plus devoir traverser ce Paris turbulent lorsqu'il se rendait de Versailles à Compiègne.

sa droite le château que la princesse de Lamballe a acheté quelques mois auparavant. Sous les voyageurs, le petit village de Passy — il n'a pas quinze cents habitants — étage ses maisons et ses moulins à flanc de coteau. L'ombre du ballon se profile sur les sillons d'une plantation de vigne bordant la rue Vineuse et dont Louis XIII aimait tant boire le vin lorsqu'il revenait du bois de Boulogne, les soirs de chasse aux loups.

Encore quelques toises et les navigateurs aériens se trouvent au-dessus de la colline de Chaillot. Au milieu des frondaisons pointe le fin clocher de la chapelle du couvent de la Visitation de Sainte-Marie, où Louise de La Vallière chercha en vain un refuge. C'est là — le grand bassin de notre jardin de Chaillot a été creusé exactement à cet emplacement — que furent inhumés les cœurs de Henriette de France, du roi Jacques II d'Angleterre et de sa femme. Au même endroit fut également enseveli le maréchal de Bassompierre qui eut bien du mal à décider Anne d'Autriche à lui vendre sa maison de campagne de Chaillot.

— Mais, monsieur le maréchal, ce n'est bon qu'à y mener des garces !

— Madame, j'y en mènerai !

Il en mena... et lorsqu'on vint l'arrêter pour le conduire à la Bastille, avant de monter dans le carrosse du Roi, il brûla six mille lettres d'amour. Ce 24 février 1631, la colline de Chaillot fut coiffée d'un bien joli panache de fumée !

Tout en enfournant leur paille, les deux voyageurs aériens aperçoivent, au-dessous d'eux, un cavalier qui dévale la colline de Chaillot de toute la vitesse de son cheval. C'est Monseigneur le duc de Chartres — créateur du *rallye-ballon* — qui essaye de suivre la montgolfière.

Au sommet de la crête, joignant la colline de Chaillot à la butte de l'Etoile, des miroirs d'eau reflètent le ciel. Ce sont les réservoirs de la fameuse pompe à feu de Chaillot que les frères Périer viennent d'élever.

Ici, vois par un sort nouveau
Le feu devenu porteur d'eau.

Ce « feu » était composé de plusieurs machines à vapeur, placées au bord de la Seine, à l'angle de notre rue des Frères-Périer. Elles actionnaient deux pompes aspirantes et foulantes.

Chacune d'elles pouvait élever, en vingt-quatre heures, quatre mille trois cent quarante-trois hectolitres d'eau jusqu'aux réservoirs placés à une hauteur de trente-six mètres, sur un terrain vague qui portera un jour le nom de place des Etats-Unis. Cette machinerie, qui cessa de fonctionner seulement en 1902, envoyait de l'eau aux abonnés jusqu'au faubourg Saint-Antoine.

Le ballon vient de dépasser notre place de l'Alma et s'apprête à quitter la rive droite à la hauteur du bac des Invalides. Tous ceux qui n'ont pas cru au prodige, tous ceux qui ont traité de fanfaronnades les dires des deux aéronautes, tous les incrédules qui n'ont pas voulu se rendre à la Muette sont aux fenêtres, sur les toits, dans la rue. Un immense cri monte :

— La machine vole !

L'enthousiasme est indescriptible. On s'embrasse, on s'interpelle, on applaudit.

Pour la première fois, deux hommes ont tout Paris à leurs pieds, un Paris comptant six cent trente mille habitants, s'étendant du faubourg Saint-Honoré à celui de Saint-Antoine, du faubourg Saint-Denis à celui de Saint-Michel. A leur gauche, les navigateurs aériens voient « un champ de boue au terrain rude et inégal disloquant les plus solides carrosses, éreintant les chevaux et anéantissant les piétons ». Ce sont les Champs-Elysées.

Il n'y a pas encore de maisons côté impair. Un large terre-plein gazonné et bien ombragé surplombe l'avenue. C'est la promenade de Chaillot, parallèle aux Champs-Elysées, et qui monte jusqu'à la butte de l'Etoile, l'actuelle rue Vernet qui ne semble pas aujourd'hui refléter le passé ! Pourtant, en 1783, les Parisiens y venaient le dimanche manger sur l'herbe. On y était si bien ! La promenade longeait le mur bas du couvent de Sainte-Périne dont les cloches cristallines faisaient écho à celles, plus graves, du monastère voisin des Oratoriens du Roule, situé rue de Berry.

De 1772 à 1776, le terre-plein a été un chantier. On y travaillait à abaisser l'ancienne colline du Roule, notre place de l'Etoile, « afin que le chemin fut d'une égale pente depuis la place Louis-XV jusqu'au pont de Neuilly ». La butte — Jacques Hillairet nous le conte — a été écrêtée de cinq mètres et les terres ainsi enlevées ont formé les rampes de nos rues Balzac et Washington.

Tout ce haut des Champs-Elysées ne faisait point partie du Paris de 1783. La capitale s'arrêtait à la barrière de Chaillot, située à mi-chemin de nos rues Marbeuf et Quentin-Bauchart (rue de Chaillot jusqu'en 1919). A vrai dire, il n'y avait point là une vraie barrière, mais, comme à toutes les sorties de Paris, au terminus des principales rues, un bureau en planches, posé sur roues et appelé la *roulette*. C'est là que s'installaient les receveurs chargés de l'encaissement des droits d'octroi. Cette enceinte à roulettes rendait aisées toutes les fraudes ; aussi, les Fermiers Généraux, à qui revenait l'argent, obtinrent-ils, six mois plus tard, la permission de construire un mur long de six lieues :

Pour augmenter son numéraire
Et raccourcir notre horizon,
La ferme a jugé nécessaire
De mettre Paris en prison.

Les « prisonniers » se vengeront en criblant l'enceinte d'épigrammes :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Haut de trois mètres, ce mur (1) sera bordé du côté de la campagne par un boulevard large de soixante mètres et, vers Paris, par un *chemin de ronde* d'une largeur de douze. Durant soixante-quinze ans, « le mur murant Paris » marquera les limites de la capitale, mais, au temps de Louis XVI, le terrain compris entre le mur des Fermiers Généraux et les anciennes enceintes (2) était loin d'être bâti. Il n'y avait de véritablement peuplés que les anciens faubourgs construits au-delà des portes, le long des grands chemins, et qui étaient

(1) A travers Chaillot, le mur quittera le quai de la Seine par la *montée des Bonshommes* — notre rue Beethoven — et gagnera la colline de Chaillot où s'ouvrira la *barrière Sainte-Marie*. Il empruntera ensuite le tracé de notre avenue Kléber jusqu'à la rue de Belloy, puis suivra nos rues La Pérouse et Dumont-d'Urville. Ensuite, le mur, contournant le haut de la butte par les futures rues de Presbourg et de Tilsitt, gagnera nos boulevards extérieurs jusqu'à l'avenue de Reuilly. Rive gauche, il joindra le pont de Bercy à celui de Passy en suivant le tracé des boulevards, appelés aujourd'hui de la Gare, Auguste-Blanqui, Saint-Jacques, Raspail, Edgar-Quinet, Vaugirard, Pasteur, Garibaldi et de Grenelle.

(2) Les enceintes de Charles V, de Louis XIII (vers l'ouest) et Louis XIV (vers le sud).

parisiens depuis 1702 (1). Entre ces faux villages — ces faux bourgs — s'étalaient des jardins et des champs. Il faudra attendre plus d'un demi-siècle pour voir Paris bien remplir ses limites fixées par le roi Louis XVI.

⁂

Lorsque le duc de Chartres atteint le bac des Invalides, il voit le globe bleu et or au-dessus des bâtiments de la nouvelle Ecole Militaire, tout éclatant de blancheur sous le pâle soleil d'automne (2).

Un drame se joue à bord du ballon. Le marquis d'Arlandes vient de s'apercevoir que la nacelle est toute piquetée de trous. La toile a pris feu !

— Il faut descendre !

« En même temps, je pris mon éponge ; j'éteignis aisément le peu de feu qui minait quelques-uns des trous que je pus atteindre ; mais, m'étant aperçu qu'en appuyant pour essayer si le bas de la toile tenait bien au cercle, elle s'en détachait très facilement, je répétai à mon compagnon :

« — Il faut descendre.

Il regarda sous lui, et me dit :

« — Nous sommes sur Paris.

« — N'importe, lui dis-je.

« — Mais voyons, n'y a-t-il aucun danger pour vous ? Etes-vous bien tenu ?

« J'examinai de mon côté, et j'aperçus qu'il n'y avait rien à craindre. Je frappai de mon éponge les cordes principales qui étaient à ma portée ; toutes résistèrent, il n'y eut que deux ficelles qui partirent. Je dis alors :

« — Nous pouvons traverser Paris.

« Pendant cette opération, nous nous étions sensiblement approchés des toits ; nous faisons du feu, et nous nous relevons avec la plus grande facilité. Il me semblait que nous nous dirigions vers les tours de Saint-Sulpice. »

C'est vers Notre-Dame que le vent du nord-ouest pousse

(1) Faubourgs Saint-Victor, Saint-Marceau, Saint-Jacques, Saint-Michel, Saint-Germain, Saint-Honoré, de Richelieu, Montmartre, Saint-Denis, Saint-Lazare, Saint-Martin, Saint-Laurent, du Temple et Saint-Antoine, sans oublier les villages du Roule et de Chaillot.

(2) Dans quelques mois, l'Ecole comptera un nouvel élève dont le nom paraîtra bien étrange à ses condisciples : Napoleone de Buonaparte...

maintenant le globe. Bientôt, son ombre se profile sur les tours de la basilique dont les plates-formes sont noires de monde. Les deux aéronautes enfournent de nouvelles bottes de paille et la montgolfière change de cap... « En nous relevant, un courant d'air nous fit quitter cette direction pour nous porter vers le sud. Je vis, sur ma gauche, une espèce de bois que je crus être le Luxembourg. »

Bientôt apparaît au-dessous des aéronautes, tantôt ruisseau, tantôt lac, la Bièvre, un ruban d'argent serpentant entre des jardins potagers et des guinguettes, avant de longer la manufacture royale de tapisserie à qui les frères Gobelin — « marchands tapissiers écarlates » — ont donné leur nom. Le boulevard Saint-Jacques est franchi à faible altitude.

— Attention, nous allons donner sur les moulins !

Les moulins du Petit-Gentilly sont frôlés de justesse. Arlandes prend une botte de paille et la secoue pour l'enflammer plus vivement. Le ballon se relève et un courant le porte sur la gauche. Devant eux, la Bièvre décrit un grand S, entourant nonchalamment la Butte-aux-Cailles où gaiement tournent des ailes de moulin.

Pilâtre de Rozier crie encore :

— Gare aux moulins !

Mais l'aérostat se pose bien sagement entre le moulin des Merveilles et le Moulin-Vieux, distant d'une centaine de toises. Non sans difficultés, les premiers navigateurs aériens se dégagent de l'enveloppe qui, dégonflée, a recouvert les deux petites nacelles.

Il est deux heures dix-neuf. Le voyage a duré vingt-cinq minutes.

Les tanneurs, les potiers et les fermiers du Petit-Gentilly gravissent en courant les pentes de la Buttes-aux-Cailles. Dans leur enthousiasme, ils se précipitent sur la redingote de Pilâtre de Rozier et se la partagent... Sans l'arrivée du duc de Chartres survenu au grand galop quelques instants après l'atterrissage, les deux aéronautes eussent été mis nus comme la main.

Le marquis d'Arlandes se hâte de trouver un cheval et galope vers la Muette où va être établi le procès-verbal de la journée héroïque. On l'accueille « avec des pleurs de joie et d'ivresse », car verser des *torrents de larmes* est alors à la mode. Cependant, un grincheux hausse les épaules et se retourne vers un vieillard aux longs cheveux blancs et à l'habillement étrange.

— A quoi, monsieur, peuvent servir les ballons ?

Le vieillard — il a plus de soixante-dix-sept ans — est venu là en voisin ; il demeure en effet à Passy, 62 à 66 de notre actuelle rue Raynouard. Il regarde le grincheux et répond en souriant philosophiquement :

— Monsieur, à quoi peut servir l'enfant qui vient de naître ?

Le vieillard s'appelait Benjamin Franklin.

⁂

Le sous-sol de Paris n'est pas moins intéressant que son ciel. Pénétrons maintenant dans ces égoûts qui — indirectement grâce à une jolie femme — ont subi, en cette fin du XVIII^e^ siècle, une fort heureuse transformation. A la fin du règne de Louis XV, M. Joseph de Laborde, financier de son état, était propriétaire du quartier s'étendant de notre rue du Quatre-Septembre à la rue La Fayette. Malheureusement, tout le nord de son domaine était empuanti par le passage du fameux égout — on disait le *Grand Egout* — venu de la Bastille et cheminant vers Chaillot. De temps en temps, on lançait d'un seul coup dans ce cloaque vingt-deux mille muids d'eau venant d'un réservoir placé rue des Filles-du-Calvaire, mais, le torrent passé, l'égout reprenait sa pestilence. Or, M. de Laborde possédait une maîtresse, la célèbre danseuse Guimard. Entre deux pirouettes, elle semblait ne se nourrir que de diamants. Son appétit fut tel qu'elle ruina son riche financier, et M. de Laborde dut faire argent de tout. Il morcela son parc — ce qui nous valut les rues Gréty, Favart et Marivaux — et obtint l'autorisation d'ouvrir une rue à travers son terrain, situé au-delà du boulevard, à condition que « ledit égout soit voûté sous la nouvelle rue ». C'est ainsi que naquit la rue de Provence et qu'un drame, commencé cinq cents ans auparavant, marcha vers son dénouement.

Au XII^e^ siècle, les rues de Paris, dépourvues d'égouts et de tout pavage, se présentaient, durant la majeure partie de l'année, sous l'aspect de bourbiers croupissants, où seuls canards et cochons pataugeaient avec entrain. « Le 13 octobre 1131, Philippe, fils aîné de Louis le Gros, suivait à cheval la rue Saint-Jean lorsqu'un porc qui patouillait à même cette fange se jeta dans les jambes du cheval et fit tomber le jeune prince, qui mourut des suites de sa chute. » C'est Charles Kunstler qui nous rapporte cet accident.

Cinquante ans plus tard, Philippe Auguste, se trouvant à

la fenêtre de son palais, dut reculer précipitamment *en grant abomination de cuer* : il venait de recevoir en pleines narines la puanteur *si corrompue* qui se dégageait du sillage laissé par un chariot qui « remontait » la rue en rejetant sur les murs deux gerbes d'immondices et de boue fétide. Le roi décida de faire paver sa capitale. A sa mort, seuls les quatre « bras » de Paris, les quatre voies principales qui se croisaient au Grand-Châtelet, se trouvaient recouvertes de grosses pierres rondes, mais les successeurs de Philippe Auguste poursuivirent son œuvre et, peu à peu, toutes les rues parisiennes reçurent un pavage dont le profil rappelait la forme d'une cuvette. Dans cette rigole médiane, *tout* se déversait. C'était le « tout à la rue » qui débordait à la moindre averse et empestait à tel point qu'on était obligé, nous dit un témoin du temps de François Ier, *de porter à la main des fleurs ou quelque parfum pour chasser cette odeur.*

Ces ruisseaux d'eaux et de matières fétides allaient s'engloutir dans de vastes cloaques appelés *trous.* En 1633, les *vuidangeurs* ou *maistres fifis* osèrent curer l'un de ces *trous,* celui du Ponceau, entre la rue Saint-Denis et la rue Saint-Martin. Maxime du Camp, qui nous rapporte cette histoire, affirme que les cinq ouvriers qui pénétrèrent les premiers dans l'égout tombèrent morts foudroyés. Les médecins furent stupéfaits devant ce phénomène et affirmèrent que ces pauvres *maistres fifis* « avaient été tués par le regard d'un basilic qui, sans doute, était blotti dans une excavation de l'égout ». Le basilic était un genre de serpent qui avait la fâcheuse réputation d'avoir un regard capable de vous tuer à dix pas... Plus tard, on eut la hardiesse de répéter l'opération pour le trou de la rue Amelot. Le travail dura sept mois et les *maistres fifis* retirèrent de l'excavation six mille quatre cent vingt tombereaux de matières vieilles d'au moins deux siècles... Les habitants du quartier émigrèrent en masse et, lorsqu'ils revinrent, ils durent faire recrépir les murs de leurs maisons, rongés par les gaz méphitiques.

Or, ainsi que le dit plaisamment Lenotre, c'était cela que buvaient nos pères !

Tous ces *trous* déversaient en effet leur trop-plein dans des égouts à ciel ouvert qui allaient se jeter dans le ru du Ménilmontant, dont le mince filet d'eau avait bien du mal à entraîner vers la Seine tout ce que l'on confiait à son faible courant. Le fleuve était donc le grand dépotoir... et l'on buvait son eau ! En janvier 1404, « *la rivière est si pleine de boues,*

fientes, gravats, ordures, pourritures et immondices — déclarait une ordonnance royale — *que c'est grande horreur et abomination à voir* ». En 1788, les choses ne s'étaient pas encore améliorées, ce qui n'empêchait point Mercier d'écrire, le plus sérieusement du monde, que « l'eau de la Seine réunissait toutes les qualités qu'on pouvait désirer : elle est trouble et désagréable à l'œil ; mais c'est ce qui la rend bien meilleure que certaines eaux qui, pour la plupart, cachent sous un extérieur séduisant des matières hétérogènes. Elle est de tous points préférable à ces eaux limpides qui sortent des rochers helvétiques. » Bref, « c'est la plus excellente des boissons ». Un peu moins d'un siècle plus tard, Maxime du Camp affirmera, lui aussi, que l'eau de Seine lui paraissait « potable au premier chef » ! Et, durant des siècles, les Parisiens descendaient avec gourmandise dans la rue dès qu'ils entendaient le fameux cri : « *A l'eau-au... A l'eau !...* »

Sans doute Paris possédait-il également de nombreux puits — il y en avait encore trente mille en 1870, nous apprend Charles Kunstler — mais cette eau — c'est avec elle, soit dit en passant, que l'on faisait le pain — se trouvait contaminée non seulement par l'infiltration des égouts, mais encore par celle des cimetières. Lorsque le vent soufflait, on pouvait voir des buées malsaines s'élever des soixante-treize cimetières parisiens et l'on comprend les ravages que fit la peste à Paris !

Le cimetière le plus important était le fameux *charnier des Innocents,* où l'on enterra, durant huit cents ans, les morts de vingt-deux paroisses, sans parler de l'Hôtel-Dieu, du Châtelet et de la Morgue, qui effectuaient, là aussi, leurs inhumations. On entassait les corps par douze cents ou quinze cents dans des fosses communes. Un seul fossoyeur, en moins de trente ans, en avait enfoui quatre-vingt-dix mille qu'il avait rangés *comme tranches de lard* dans la *grande fosse des misérables.* De temps en temps, lorsque celle-ci « débordait », on empilait les squelettes au-dessus des quatre-vingts arcades qui entouraient l'enclos et abritaient les corps de ceux à qui leur naissance ou leurs moyens permettaient d'avoir une tombe particulière. C'est là que se trouvait peinte, du temps de Villon, la fameuse fresque de la *Danse macabre.*

Les greniers du cloître des Innocents étaient surchargés d'ossements qui, parfois, dégringolaient sur les éventaires des marchands merciers ou sur les boutiques des écrivains publics, « dépositaires des tendres secrets des servantes », qui étaient adossés au mur même du charnier. Ainsi — Sébastien Mercier

le disait — « c'est au milieu des débris vermoulus de trente générations, c'est au milieu de l'odeur fétide et cadavéreuse, qui vient offenser l'odorat, qu'on voit celle-ci acheter des rubans et celle-là dicter des lettres amoureuses ».

Ce tableau enrubanné n'empêchait nullement, dans les caves voisines, le vin d'aigrir, le lait de tourner, et l'on ne comptait plus les cas d'asphyxie et de « pâles couleurs ». Les murs mitoyens avec le cimetière ruisselaient. On avait beau les condamner, murer soupiraux et portes, le méphitisme subsistait. Et comment en eût-il été autrement ! « Les pauvres, mourant souvent de maladies contagieuses, y sont enterrés pêle-mêle, raconte Voltaire ; les chiens y viennent quelquefois ronger les ossements ; une vapeur épaisse s'en exhale ; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies ; et presque à côté de cette voirie sont l'Opéra, le Palais-Royal, le Louvre des Rois. On porte à une lieue les immondices des privés, et l'on entasse depuis douze cents ans dans la même ville les corps pourris dont ces immondices étaient produites. En vain l'exemple de tant de villes d'Europe fait rougir Paris ; il ne se corrige point... »

Louis XVI décida de prouver le contraire et, le 9 novembre 1785, le Conseil d'Etat ordonna la suppression des Innocents et le transport, de nuit, des ossements dans les catacombes. « Qu'on se représente, a écrit Mercier, des flambeaux allumés, cette fosse immense, ces différents lits de cadavres tout à coup remués, ces débris d'ossements, ces feux épars que nourrissaient des planches de cercueils, les ombres mouvantes de ces croix funéraires, cette redoutable enceinte subitement éclairée dans le silence de la nuit. Les habitants de ce carré s'éveillant, sortant de leurs lits. Les uns se mettent aux fenêtres, demi-nus ; les autres descendent ; le voisinage accourt... »

En 1786 et en 1787, on dut recommencer l'opération. Trop de corps restaient encore dans le charnier. Au cours du XIX^e^ siècle, à huit reprises on creusa l'ancien emplacement du cimetière. La dernière fois, en 1860, on retira encore 813 tombereaux d'ossements.

Aujourd'hui, sur l'emplacement du charnier, à l'endroit même où une haute lanterne de pierre restait allumée nuit et jour, les jolies nymphes de Jean Goujon et de Pajou rient et jouent sous l'eau claire qui paraît couler de leurs amphores...

Mais, plus bas, sous l'épaisse couche de ciment qui fut placée sur les fosses, des ossements subsistent. Ils dorment là,

comme partout ailleurs, dans Paris, à l'emplacement des anciens cimetières.

Tant de tombes n'ont pu être retrouvées !

Sous la cour de récréation de cette école du boulevard Saint-Marcel se trouve encore le corps de Mirabeau, qui fut expulsé du Panthéon le jour où l'ouverture de l'armoire de fer des Tuileries prouva que le fameux tribun était un fervent adepte du double jeu... Sous la tour Eiffel reposent des centaines de corps : ce sont ceux des victimes de la Saint-Barthélemy enterrés dans l'île des Cygnes, qui se prolongeait, au XVI^e^ siècle, jusqu'à notre avenue Bosquet. Rue de l'Ave-Maria, sous le marché, dorment encore les corps de Rabelais, de l'Homme au masque de fer, de Maugiron, Quélus et Saint-Mégrin, les trois mignons de Henri III ; de Jean Nicot », qui rapporte en France l'*herbe nicotine*, l' « herbe à Nicot », autrement dit le tabac. Pauvre Jean Nicot, qui n'a laissé son nom qu'au poison extrait de sa découverte !

Lorsque vous sortez de la station de métro Villiers, vous surgissez dans l'ancien enclos des Errancis. Là, dès que l'on ouvre le sol, des ossements surgissent que l'on va porter aux catacombes... mais il en reste tant ! Peut-être sous les pavés du boulevard de Courcelles, entre la rue du Rocher et le parc Monceau, y a-t-il encore les corps de Robespierre, Saint-Just, Couthon, Charlotte Corday, Philippe-Egalité et de Madame Elisabeth...

En 1864, en creusant un égout rue de la Paix, dont le tracé passait au-dessus de l'ancien cimetière du couvent des Capucines, on découvrit, devant le numéro 4, les restes de la duchesse de Guise. On savait que le corps de la marquise de Pompadour avait été inhumé tout à côté, dans le caveau des La Trémoille (ce qui, soit dit en passant, avait fait dire à la princesse de Talmont que « les grands os des La Trémoille devaient être bien étonnés de sentir près d'eux les arêtes des Poisson »). On se mit donc à retourner le pavé de bois de la rue de la Paix avec l'espoir de retrouver le corps de la jolie marquise, mais l'on dut s'arrêter, car on tomba sur la sépulture du cardinal Dubois, premier ministre de Louis XV, dont le caveau avait été transformé en fosse d'aisance. On pensa tout d'abord faire appel aux successeurs des *maistres fifis*... mais on préféra abandonner les recherches et M^me^ de Pompadour dort toujours son dernier sommeil sous le trottoir de la rue de la Paix.

⁂

Au-dessus de cette pourriture s'entrecroisaient, dans un lacis moyenâgeux, mille soixante-cinq rues, cent quatre culs-de-sac, vingt-sept passages, cinquante-six places, trentre-quatre quais et quinze boulevards. Ville toute grouillante d'équipages, de chaises à porteurs, de piétons, ville toute bruyante des vociférations des cochers ou des cris poussés par des centaines de petits artisans hurlant d'une voix aigre et perçante :

— Allumettes pour les fusils ! Que le Bon Dieu soit béni !

— Huîtres à l'écaille !

— Belle cerise à un sol la livre !

— Cheminée de haut en bas !

— Beaux bouquets ! La rose et le bouton pour les filles et les garçons !

« Tous ces cris discordants, nous rapporte Mercier, forment un ensemble dont on n'a point d'idée lorsqu'on ne l'a point entendu. L'idiome de ces crieurs ambulants est tel qu'il faut en faire une étude pour bien distinguer ce qu'il signifie... Comme les finales sont à peu près du même ton, il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper, et c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre. »

Dans la rue, on ne marche pas, on court. A peine prend-on le temps de lancer une œillade aux filles des boutiques de modes qui travaillent derrière le comptoir « à la file l'une de l'autre ». Le Parisien se précipite vers la promenade où il est de bon ton de se montrer. « Le plus beau jardin, nous dit Mercier, se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage, ce jour-là, de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive ; mais cette convention tacite s'observe exactement. » Le Palais-Royal, les Champs-Elysées et les Tuileries sont rarement abandonnés. « Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée des Tuileries, serrées les unes contre les autres sur une longue file de chaises, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, ressemblent à un parterre animé de plusieurs couleurs. » Elles ne parlent pas le français, mais le *françoué*. Louis-Philippe, jusqu'à sa mort, dira *moé*, pour moi, et le *roué*, pour le roi. De plus, le Parisien a beaucoup de mal à « mouiller » deux *ll* et ne parvient pas à prononcer

correctement *Versailles, paille* ou *bouillon*... Ce qui ne l'empêche pas de posséder l'art de la conversation à un point qui ne sera jamais égalé. « Chaque trait ressemble à un coup de rame tout à la fois léger et profond. On ne reste pas longtemps sur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matière dont il est question. Le pour et le contre se discutent avec une rapidité singulière. C'est un plaisir délicat qui n'appartient qu'à une société extrêmement policée, qui a institué des règles fines toujours observées. »

On retrouve ces qualités, à un degré moindre sans doute, mais assez surprenant, chez l'ouvrier ou l'artisan. A la veille de la Révolution, on parle hardiment de métaphysique et des idées nouvelles dans la boutique et à l'atelier. Le peuple s'est mit à lire. Les ouvrages de philosophie et de politique sont descendus dans la rue. Un voyageur sera tout éberlué, en voyant lire « les cochers sur leurs sièges, les soldats au poste, les commissionnaires dans les stations ». De là vient d'ailleurs un mal qui monte et va tout emporter. Restif de La Bretonne l'expliquera : « Les ouvriers de la capitale sont devenus intraitables parce qu'ils ont lu dans nos livres une vérité trop forte pour eux. » Ils sont devenus « intraitables », aussi, parce qu'ils entendent les esprits forts clamer, comme le conseiller d'Eprémesnil, « qu'il faut *débourbonailler* le royaume ». Pour la plupart des Parisiens, ce n'est pas *débourbonailler* qu'il faut, mais *désautrichianiser* Versailles. La haine qu'ils portent à Marie-Antoinette laisse pantois. Où étaient les deux cent mille amoureux lançant en l'air leur chapeau, que le vieux duc de Brissac, gouverneur de Paris, montrait à la petite dauphine du haut du balcon des Tuileries ? Que tout cela était loin ! Aujourd'hui, le public — on ne dit pas encore le peuple — préfère applaudir ces philosophes ou ces membres du Parlement, tel ce conseiller Fréteau qui s'exclamait au lendemain de la découverte de l'affaire du collier :

— Grande et heureuse affaire ! Un cardinal escroc, la Reine impliquée dans une affaire de faux ! Que de fange sur la crosse et sur le sceptre ! Quel triomphe pour les idées de liberté !

Ces « idées de liberté » conduiront d'ailleurs, le 14 juin 1794, M. le conseiller Fréteau à perdre sa tête sur la place du *Trône-Renversé !*

Tous ces bourgeois parisiens, en lançant leurs « idées de

liberté », vont mettre en route la terrible machine dont ils ne pourront enrayer le mécanisme et qui finira par les broyer. Ce qui les pousse ? L'orgueil. M^me^ Roland n'oubliera jamais qu'étant enfant, invitée à goûter par une dame de qualité, on l'avait reçue dans l'office.

« Qu'est-ce qui a fait la Révolution ? dira Napoléon. C'est la vanité. La liberté n'a été que le prétexte ! »

Abandonnons ces robins vaniteux, évoquons plutôt leurs épouses ou leurs maîtresses : la Parisienne de 1785, qu'elle soit bourgeoise enrichie, dame de petite noblesse ou fille entretenue. La voici le matin, *à la jeunesse de la journée*, selon la jolie expression à la mode, à moitié nue, revêtue d'un corps échancré, étendue sur sa délassante ; elle attend son coiffeur le cœur battant. C'est, bien entendu, Léonard, le grand Léonard ! A peine est-il entré qu'il se perd en méditation, tandis que sa cliente retient son souffle. Soudain, il a trouvé : il se rue vers la cuisine, en revient avec un chou-fleur, une botte de poireaux, trois carottes, un navet, et confectionne pour la dame émue et ravie une *coiffure à la jardinière*. Bien souvent, tandis que Léonard travaille à ses échaffaudages, il peut voir s'agiter autour de sa cliente un tourbillon de visiteurs. La Parisienne du XVIII^e^ siècle ignore la pudeur, et l'indécence devient chez elle une grâce. Les familiers, les admirateurs l'entourent et, revêtue de son *manteau de lit*, elle sourit à leurs folies. Les prestes soubrettes voltigent dans la pièce et l'on écoute un sémillant abbé qui, tout en s'éventant dans son fauteuil, fredonne l'ariette du jour... A moins qu'on ne lui demande son avis sur une nouvelle étoffe *fleur de pêcher* que la marchande vient d'apporter :

— Qu'en dit l'abbé ?

Et l'abbé donne une opinion fort autorisée...

La journée commence. La Parisienne à la mode s'amuse, danse, médit, rompt avec son amant, en prend un autre et, le soir, va boire un ratafia au pont de Neuilly tout en mangeant des macarons. Ce n'est pas très bon, le ratafia, et les macarons font grossir, mais, à deux heures du matin, il est de bon ton d'agir de la sorte. En se mettant au lit, sa femme de chambre la coiffe en *battant-l'œil* qui renferme ses cheveux pour la nuit. Cette gravure de Freudeberg, décrite par les Goncourt, nous montre sa chemise glissant sur son sein découvert, son jupon falbalassé s'arrondissant autour des hauts talons de ses mules. « La femme demande

ses bougies de nuit, et derrière elle, dans un cadre éclairé d'une dernière lueur, un Amour rit comme le dieu de ses rêves et l'ange de sa nuit. »

Ces jolies têtes en falbalas, ces frêles girouettes parisiennes qui, un jour, tout étonnées, se réveilleront en train de monter la roide échelle de Sanson, possédaient un sentiment délicat des convenances, un « ton du monde », une délicatesse dans les manières et dans les cœurs qui semble bien oubliée aujourd'hui. M^me^ Dillon avait comme amant le prince de Guémenée. C'était là un fait connu de tous... même du mari. Or, « en arrivant à Hautefontaine, disait quelqu'un, on était sûr que M^me^ Dillon était la maîtresse du prince, et lorsqu'on y était resté six semaines on en doutait ».

Certes, elles aimaient rarement leurs maris ! Mais pouvait-on leur en vouloir ? A cette époque, on ne se mariait point : on vous mariait et cette situation paradoxale nous a valu tant de jolis mots ! Je ne sais plus où j'ai lu celui de cette jeune Parisienne trop aimée par son mari qui la suppliait de le tutoyer :

— Eh bien ! va-t'en, répondit-elle.

Il y a aussi l'histoire de cette petite comtesse de Forcalquier qui, ayant été giflée par son mari, espérait bien obtenir la séparation de son ménage. Ne pouvant y parvenir — le divorce n'existait pas encore — elle pénétra dans le cabinet de son époux et lui déclara, joignant le geste à la parole :

— Tenez, monsieur, voilà votre soufflet, je n'en puis rien faire !

Il est juste de dire que les maris avaient autant d'esprit. Témoin ce cocu sublime qui, surprenant sa femme en conversation des plus galantes avec un adolescent dont la perruque poudrée était tout le costume, s'écria :

— Quelle imprudence, madame, si c'était un autre que moi !

Seule comptait la galanterie et l'on s'y abandonnait sans remords.

— Mon Père, disait sur son lit de mort M^me^ de Groslier à son confesseur, j'ai été jeune, j'ai été jolie, on me l'a dit, et je l'ai cru : jugez du reste.

Et elle mourut.

Ce dernier soupir rappelle ce joli mot d'une Parisienne que nous a rapporté Pierre Bessant-Massenet. Dans le salon de M^me^ de La Briche, on pouvait voir une dolente et jolie jeune femme atteinte d'une grave affection pulmonaire et

qui se savait perdue. Un jour, elle semblait plus songeuse que de coutume...

— A qui rêvez-vous, madame ? lui demanda quelqu'un.

— Je me regrette, murmura-t-elle.

Elle regrettait tout ce dont elle était faite : ce bon ton, cette grâce, cette politesse du cœur, cette galanterie libre, mais élégante, cette perpétuelle distraction de soi-même, surtout, qui l'empêchait de sentir les puanteurs qui montaient des entrailles pourries du siècle, miasmes avant-coureurs de la catastrophe...

PARIS SE SOULÈVE

I

Les Parisiennes au lendemain du 14 juillet 1789, se pressent en foule autour de la Bastille que le *patriote* Palloy — on ne l'appellera plus autrement —, à la tête de cinq cents ouvriers payés chacun quarante-cinq sous par jour, commence à démolir. Il jette bas l'antique forteresse, non sur l'ordre du Roi à qui elle appartient, mais de par sa propre autorité.

Les femmes, coiffées de bonnets à la Bastille — une tour de mousseline garnie de deux rangs de créneaux en dentelle noire —, regardent avec admiration les héros du jour, les vainqueurs de la forteresse qui se pavanent revêtus d'un habit où l'on a brodé une couronne murale. Ils étaient six cent trente-trois le 14 au soir. A la fin du mois de juillet, ils seront huit cent soixante-trois. Fait qui surprend Lenotre, le chiffre s'arrêta là. (Etre monté à l'assaut de l'imprenable château fort semble avoir accordé un brevet de longévité, puisque le budget de 1874 mentionnera encore des pensionnés sous le titre de « *vainqueurs de la Bastille* »...)

Au milieu de la poussière soulevée par les pics des démolisseurs, sous les moellons qui tombent dru du haut des courtines et dont la foule applaudit la chute, un homme aux cheveux gris fait visiter la célèbre forteresse. Il paraît être là comme chez lui... Il y a été enfermé à deux longues reprises, au cours de ses trente-cinq années de captivité.

Cet homme, c'est Latude.

Il se nomme en réalité Danry, mais, ayant appris qu'un gentilhomme de son pays — Vissec de La Tude — était mort sans postérité, il a déclaré être son fils. Il a d'ailleurs estropié le nom de son « père » en prétendant s'appeler Masers, vicomte de La Tude. Ce titre lui avait permis, lors de sa libération, d'obtenir du roi Louis XVI une belle pension...

Trente-cinq années de captivité ! Qu'a-t-il fait pour mériter pareil châtiment ? L'affaire commença quarante années aupa-

ravant, exactement le 26 avril 1749, par une tentative d'escroquerie. Ce jour-là, Danry acheta au Palais-Royal six bulles en verre, appelées « larmes bataviques ». Ces jouets pour enfants, en forme de poire, éclataient avec bruit lorsqu'on leur brisait la queue. Danry les plaça dans une boîte en reliant les queues au couvercle, de telle sorte qu'en ouvrant la boîte une détonation pût se produire, puis il saupoudra le tout d'une fine poussière d'alun et de vitriol. Le paquet, soigneusement enveloppé, fut envoyé à « *Mme la marquise de Pompadour, en cour* ». Le lendemain, Danry se rendait à Versailles, réussissait à voir le premier valet de chambre de la favorite royale, prétendait avoir surpris, dans le jardin des Tuileries, deux individus qui proféraient des menaces contre la marquise : il les avait suivis, affirmait-il, et aperçus jetant à la grand-poste un paquet. Danry ne savait rien de plus, « mais, dévoué aux intérêts de Mme de Pompadour, il était accouru pour révéler ce qu'il avait vu ».

Le paquet arriva le lendemain. Quesnay, médecin du Roi, fut chargé de l'ouvrir en s'entourant des précautions d'usage. Il déclara que la « machine » n'était guère méchante, mais qu'on se trouvait peut-être là en présence d'un attentat exécuté par des « amateurs ». Le vitriol pouvait à coup sûr causer quelques dégâts. Danry fut soupçonné, et on lui demanda d'écrire le récit de l'affaire. Le malheureux était perdu : un expert confronta l'écriture avec celle de l'adresse et le futur Latude fut envoyé à la Bastille. Au lieu de dire la vérité, le prisonnier, s'obstina dans son mensonge... puis il avoua. Cela ne valait pas trente-cinq années de prison, bien sûr, mais, par son exaltation, ses colères, ses mensonges, son mutisme, son débordement épistolaire — lorsqu'il n'avait pas d'encre, il écrivait avec son sang — Danry finit par être considéré comme fou. A l'époque, on ne soignait pas les détenus, on les enfermait. Et puis — et puis surtout — Latude décidait de s'enfuir. Il s'évada trois fois, fut repris et gardé en prison non pour son « crime », mais pour avoir pris la clef des champs. Sa seconde évasion, exécutée à l'aide d'une échelle de corde qu'on peut toujours voir au musée Carnavalet, tient du prodige.

Latude, tout en faisant visiter la Bastille, raconte son aventure plusieurs fois par jour, usant des mêmes termes que ceux dont il se servira dans ses *Mémoires :*

— Nous avions dans notre chambre, mon camarade d'Aligre et moi, une cheminée dont le tuyau aboutissait au haut de

la tour ; mais, comme toutes celles de la Bastille, elle était pleine de grilles et de barreaux qui, en plusieurs endroits, laissaient à peine le passage à la fumée. Fussions-nous arrivés au sommet de la tour, nous avions sous les pas un abîme de près de deux cents pieds de hauteur, un fossé rempli d'eau et dominé par un mur très élevé, qu'il fallait encore franchir ; nous étions seuls, sans outils, sans matériaux, épiés à chaque instant du jour et de la nuit, surveillés d'ailleurs par une multitude de sentinelles qui entouraient la Bastille et qui semblaient l'investir.

En six mois, à l'aide de deux pieds de fer provenant de la table de la cellule, les deux hommes réussirent à desceller les grilles de la cheminée.

— Ces barres de fer étaient clouées dans un ciment extrêmement dur, que nous ne pouvions amollir qu'en soufflant de l'eau avec notre bouche dans les trous que nous avions pratiqués.

Pour la construction de l'échelle de corde, c'est le gouverneur qui, sans le vouloir, fournit les matériaux. Latude exigea des chemises. Il en avait déjà sept, mais estimait qu'elles n'étaient pas assez bonnes. L'administration lui en confectionna treize douzaines à vingt livres la chemise — quatre mille francs d'aujourd'hui ! Elles furent effilées et transformées en pelotes de fil, puis tressées... et, le mercredi 25 février 1756, les deux prisonniers grimpaient sur le sommet de la tour, descendaient dans le fossé.

— Enfin, après neuf heures de travail et d'effroi, de l'eau jusqu'à mi-corps, après avoir arraché les pierres du mur d'enceinte, nous parvînmes à faire, dans une muraille de quatre pieds et demi d'épaisseur, un trou assez large pour pouvoir passer. Nous étions sauvés !

Arrêté à Amsterdam, Latude fut jeté dans un cachot de la Bastille. S'il faut en croire le prisonnier dans ses *Mémoires*, et Alexandre Dumas dans son *Histoire de Louis XVI*, « la nourriture fut en dessous de celle qu'on eût donnée à un porc ou à un chien. Il était sans couverture et vêtu de lambeaux à moitié pourris. »

— O Madame de Pompadour ! s'exclame Dumas, quel terrible compte avez-vous dû avoir à rendre à Dieu !

Au lieu de se muer en guide, en ce mois de juillet 1789, Latude aurait eu intérêt, à l'instar de M. de Beaumarchais, à aller ramasser et à brûler les archives de la prison qu'on était en train de jeter dans les fossés de la forteresse ; la

postérité ne pourrait pas lire aujourd'hui des documents démontrant que la vérité était tout autre... « *Danry est de fort mauvaise humeur,* note le major de la Bastille, *il nous envoie chercher à huit heures du soir pour nous dire que nous envoyions son porte-clefs à la halle pour lui acheter du poisson* — c'était jour maigre — *disant qu'il ne mange « point d'œufs, d'artichauts, ni d'épinards ». Danry est aussi exigeant les jours gras. Il a juré comme un diable et m'a dit : — Monsieur le Major, au moins quand on me donne de la volaille, qu'elle soit piquée !* » Voici un autre rapport : « *Le nommé Danry réclame d'autres couvertures. Il n'a jamais voulu jusqu'à présent recevoir la culotte que lui a fait faire M. de Rochebrune, qui est très bonne, doublée de peau excellente, avec des jarretières de soie et conditionnée au mieux.* » Durant toute cette époque, « *robes de chambre doublées de peaux de lapin, vestes doublées de peluche de soie, gants et bonnets fourrés* » sont fournis au prisonnier, sur sa simple demande. Bien sûr, poulardes truffées et jarretières de soie, aussi bien « conditionnées » qu'elles fussent, ne valaient pas la liberté ! Mais la légende de la Bastille commençait !

Dans la cour de la prison, on montrait aux Parisiens, pâles d'un effroi rétrospectif, « un corselet de fer, inventé pour retenir un homme par toutes les articulations et le fixer dans une immobilité éternelle ». C'était une armure de chevalier du Moyen Age, provenant du magasin d'armes anciennes dont la Bastille avait la garde !

— Voici, exposée au grand jour, une machine non moins destructive, mais personne ne peut en deviner le nom ni l'usage direct !

Il s'agissait d'une imprimerie clandestine saisie chez un certain François Lenormand en 1786 !

La Bastille, affirmait-on, avait servi de cadre à des exécutions secrètes ! Témoin ces ossements trouvés dans le bastion. La découverte « des restes des martyrs de la liberté » permettra à Mirabeau de s'écrier :

— Les ministres ont manqué de prévoyance, ils ont oublié de manger les os !

Or, on enterrait tout simplement là les prisonniers protestants qui n'avaient point droit à la terre bénie du cimetière Saint-Paul !

Moyennant quelques sols, les Parisiens pouvaient emporter chez eux des *croûtes* de trois ou quatre lignes d'épaisseur formées à la voûte des cachots « par l'haleine des prisonniers ».

La Bastille est la promenade à la mode ! Tout Paris se rend faubourg Saint-Antoine afin de contempler « sa victoire sur le despotisme ». On y voit M^me^ de Genlis et ses élèves — les enfants du duc d'Orléans — Beaumarchais et nombre d'esprits avancés. Tout Paris veut aller voir « la brèche » par laquelle, sous le feu de la garnison, les assaillants se sont rués pour aller délivrer les prisonniers ; tout Paris veut toucher les canons qui, du haut des créneaux, ont tiré sur le peuple. Paris oubliait que le gouverneur n'avait donné l'ordre de tirer que lorsque les assaillants avaient pénétré dans l'enceinte. Paris oubliait que pas un des quinze canons placés au sommet des tours n'avait ouvert le feu. Une seule pièce chargée à mitraille tira un ou deux coups dans la cour. Paris oubliait qu'il ne pouvait y avoir de « brèches », pour la raison bien simple que la Bastille attaquée aux cris de « Vive le Roi ! » avait ouvert ses portes. « La Bastille n'a pas été prise de force, a écrit Elie, l'un des plus fameux *vainqueurs* et qui ne peut être taxé de partialité. Elle s'est rendue avant d'être attaquée, sur la parole que j'ai donnée, foi d'officier français, qu'il ne serait fait aucun mal à personne si on se rendait. »

On sait comment la promesse fut tenue !

« La résistance fut complètement nulle, a conté Pasquier venu là en spectateur en compagnie de la jolie Louise Contat, de la Comédie-Française ; on ne tira que quelques coups de fusil... Ce que j'ai vu parfaitement, c'est l'action des soldats rangés sur la plate-forme des tours, levant la crosse de leur fusil en l'air et exprimant, par tous les moyens usités en pareille circonstance, leur volonté de se rendre. »

Paris oubliait qu'on ne s'était jeté sur la Bastille que pour y chercher des armes afin de se défendre, à la fois, contre les « brigands » et contre l'armée royale, si celle-ci attaquait la ville pour rétablir l'ordre. Depuis dix années, Paris avait faim ; depuis dix années, la disette était devenue un état endémique qui facilita la création de « l'anarchie spontanée », mais Paris ne pensait nullement, en attaquant le château royal, à aller délivrer les victimes du despotisme ! On ne pensa d'ailleurs à elles que le soir venu. On dut forcer les portes des cachots, car les vainqueurs étaient en train de promener triomphalement les clefs de marchand de vin en marchand de vin. On découvrit sept prisonniers : deux fous qu'on se hâta d'expédier à Charenton, quatre faussaires incarcérés là par protection — le régime de la Bastille avait bonne réputation — et le comte de Solages, enfermé pour

inceste, coupable, selon son oncle, « de crimes atroces ». C'était peu brillant ! On étoffa le lot en y joignant un comte de Lorges, « vieillard, héros et martyr »... qui n'avait jamais existé ! Ce qui n'empêcha pas Michelet de nous décrire sa barbe tombant « jusqu'à la ceinture ».

La démolition elle-même fut magnifiée. S'il faut en croire les lettres adressées par Palloy aux autorités, « bourgeois, artistes, ouvriers » se pressaient pour participer à la démolition. Il suffit de lire les papiers laissés par le *Patriote* pour se convaincre que les vrais Parisiens ne mirent nullement la main à la pâte pour jeter bas l'abominable forteresse. Au cours de la démolition — Palloy dressa le bilan — il y eut quatre insurrections et huit assassinats. Le malheureux *Patriote* fut lui-même blessé par deux fois.

⁂

Je le reconnais, la vérité est bien décevante ! Mieux vaut croire aux quinze canons crachant à mitraille et à l'élan magnifique de tout le peuple de Paris se ruant à l'assaut de l'affreuse geôle pour sauver les victimes innocentes du pouvoir arbitraire. Continuons à croire en la légende. Elle est si belle ! A l'instar des Parisiens de 1789 qui pleuraient de joie en contemplant la Bastille, la voyant disparaître un peu plus chaque jour, sous les pics des démolisseurs, on peut aller admirer le 21 du boulevard Bonne-Nouvelle ou bien encore la maison construite à l'angle de la rue de Bourgogne et de la place du Palais-Bourbon : ces immeubles ont été bâtis avec des moellons arrosés par les larmes des *victimes de la tyrannie*, c'est-à-dire avec des pierres venant de la Bastille. Pour se faire une idée de l'épaisseur de ses terribles murs, il suffit d'aller square Henri-Galli, en face du pont Sully. On y peut voir le soubassement de la tour de la Liberté, ainsi nommée parce que les prisonniers qui y demeuraient avaient la liberté de se promener dans l'enceinte. Ces vestiges furent mis à jour à l'entrée de la rue Saint-Antoine, en 1899, lors du percement du métropolitain, et transportés ici pierre par pierre.

Précisons aussi que l'actuelle chaussée du pont de la Concorde — les trottoirs datent de notre époque — a été construite en 1790 avec des pierres provenant de la vieille forteresse de Charles V.

II

Dès que Stanislas-Marie Maillard sentait battre fébrilement le pouls de Paris, il quittait son modeste petit hôtel de la rue Béthisy, près de Saint-Germain-l'Auxerrois, et prenait la direction des opérations.

Le 14 juillet, on le vit parmi les assaillants, brandissant un drapeau et entrant le premier dans la Bastille. On le retrouvera le 20 juin et le 10 août où il jouera son rôle lors de l'attaque des Tuileries. Le 2 septembre, jour des massacres, il présidera le tribunal improvisé de la prison de l'Abbaye.

L'affaire terminée, il rentrait chez lui, ne demandant rien d'autre que de pouvoir soigner sa maladie de poitrine... car le farouche Maillard, l'homme que certains historiens ont peint le couteau entre les dents, hurlant, vociférant, entraînant à l'assaut sans-culottes et tricoteuses, était un doux et pâle jeune homme de vingt-cinq ans, commis aux écritures chez un huissier, crachant le sang et qui, miné par la phtisie, mourra avant la fin de la Révolution.

Maillard semble d'ailleurs ne s'être mêlé aux événements révolutionnaires que pour éviter le pire. Il le prouvera le 2 septembre en sauvant à lui tout seul deux ou trois cents royalistes. Le 5 octobre 1789, c'est peut-être un peu à cause de lui que la royauté parisienne devra quitter Versailles, mais c'est assurément grâce à son initiative et à son sang-froid que les archives de l'Hôtel de Ville furent sauvées et que l'orage fut détourné de Paris.

Le dimanche 4 octobre 1789 — la veille du drame — comme tout Paris, il avait frémi en lisant dans le *Courrier de Versailles* le récit déformé de « l'orgie » du jeudi précédent. En présence du Roi et de la Reine — cette *bougresse*, disaient les Parisiens — avait eu lieu un banquet offert par les gardes du corps. La cocarde tricolore, affirmait le *Courrier*, avait été foulée aux pieds ! Les convives avaient refusé de boire à la santé de la Nation. Un banquet ! Alors que Paris manquait de pain ! « *Peuple insensé*, écrivait le pamphlétaire, *ouvre enfin les yeux, sors de ta léthargie !* »

En ce clair dimanche d'automne, les Parisiens se prome-

naient au Palais-Royal ou sur les boulevards et ne parlaient que de « l'outrage fait à la Nation ». Le bruit courait que des *jockeys* du duc d'Orléans offraient de l'argent à ceux qui voulaient partir pour Versailles. C'est faire trop d'honneur au futur régicide que de l'imaginer capable de fomenter une révolte. On agissait pour lui ! Il n'était qu'un fantoche dont Laclos tirait les ficelles. Et puis le peuple commençait à être bien assez grand pour mener seul le branle !

⁂

La nuit du 4 au 5 octobre tombe sur Paris. Çà et là, on sonne le tocsin comme pour empêcher la ville de s'endormir. Dès six heures du matin, on peut voir dans le quartier de Saint-Eustache, une petite fille s'emparer d'un tambour et commencer à battre en poussant des cris. Peu à peu, des femmes s'amassent et le cortège part pour l'Hôtel de Ville.

C'est « le premier peloton », ainsi que nous le raconte un témoin. Elles sont « jeunes, vêtues de blanc, coiffées et poudrées, l'air enjoué et n'annonçant aucune mauvaise intention ». Tout en marchant gaiement, elles forcent les femmes qu'elles rencontrent à les suivre :

— Venez ! Nous partons pour Versailles !

Porte Saint-Antoine, elles entraînent une jeune fille de dix-sept ans, Louise Chabry, dite Louison, une ouvrière en sculpture qui, en compagnie de ses parents, regardait passer les groupes de plus en plus nombreux. Il en est de même pour une petite bouquetière de vingt ans, Françoise Rolin, demeurant rue de la Poterie, près des Halles, qui est harponnée au moment où elle sort de chez elle « pour aller en marchandises. »

Durant tout le début de la matinée, de bien des quartiers de la ville, des groupes se dirigent ainsi vers « la Grève ». Aux jeunes filles « coiffées et poudrées » se joignent, de plus en plus nombreuses, des viragos échevelées et dépoitraillées, puis des hommes venant principalement des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. En compagnie des femmes les plus exaltées, ceux-ci se ruent sur une des portes de l'Hôtel de Ville, délivrent les prisonniers, leur donnent de l'argent pour qu'ils puissent s'habiller ; Louison est même obligée de se dépouiller des douze francs quatre sols qu'elle avait sur elle. Ensuite, les femmes forcent le magasin d'armes, s'emparent de huit cents fusils et de la caisse de la municipalité — on peut combattre pour la liberté et ne pas dédaigner un petit

bénéfice... De véritables harpies, torches à la main, veulent brûler les archives de la ville.

C'est alors qu'apparaît Maillard.

— Je me précipitai sur elles, dira-t-il en déposant devant la commission d'enquête. Je leur retirai leurs torches, ce qui faillit d'ailleurs me faire perdre la vie.

Les femmes n'avaient qu'un cri à la bouche : « *A Versailles ! A Versailles !* » Maillard, « afin de prévenir les malheurs que ces femmes pourraient commettre » — ce sont ses propres termes — décida de se mettre à leur tête.

Des détachements partirent vers différents quartiers pour faire recrue d'autres femmes à qui elles donnèrent rendez-vous place Louis-XV.

Maillard demeure avec le gros de la troupe qui, précédé d'un tambour, se dirige vers notre place de la Concorde. A nouveau, chemin faisant, les poissardes obligent les femmes qu'elles rencontrent à marcher avec elles. Entre autres : deux filles de boutique de la rue Saint-Honoré, une marchande fripière de la rue Saint-André-des-Arcs (dite aujourd'hui « des Arts »), une ouvrière en dentelle de la rue Meslée, une faiseuse de ménages de la rue Froidmanteau, une garde-malade de la rue Bailleul à qui l'on donne un bâton, une maîtresse teinturière de la rue de la Calande que l'on attelle à l'un des quatre canons pris à l'Hôtel de Ville. On entraîne même une marquise que des femmes, à la hauteur du guichet du Louvre, sortent de sa voiture à coups de poing. Maillard s'interpose et parvient à obtenir sa grâce.

Un garde à cheval dépasse la colonne.

— Tu vas à Versailles ? crie l'une des poissardes. Dis à la Reine que nous y serons bientôt pour lui couper le cou.

Place Louis-XV et sur les Champs-Elysées six mille à sept mille femmes sont réunies. Certaines sont armées de manches à balai — c'est Maillard qui le racontera — d'autres de fourches, d'épées, de lardoires, de vieux pistolets. Çà et là, ont voit même quelques fusils... mais ils sont portés par des hommes déguisés en femmes. Des barbes s'étalent sur les fichus de linon, et des bottes passent sous les jupes rayées. Il ne s'agit pas ici d'une légende royaliste : il existe pour les journées d'octobre trois cent quatre-vingt-douze dépositions qui sont très précises sur ce point. La raison de cette mascarade nous est donnée par un témoin du temps : « On se déterminait plus difficilement à repousser des femmes par la force armée. »

Non sans mal, Maillard parvient à mettre un semblant d'ordre dans son « armée ». Six ou sept tambours et deux canons ouvrent la marche. Le reste suit un peu à la débandade et en poussant des hurlements. En pénétrant dans le bas de Chaillot, le long du fleuve, on entend claquer les volets. Les habitants, à l'approche de la horde, se barricadent. Les Parisiennes, qui ont soif et faim, n'en frappent pas moins aux portes et veulent même les enfoncer. N'y parvenant pas, elles se vengent en décrochant les enseignes. Maillard se fâche :

— Je leur dis qu'elles ne se feraient point d'honneur en agissant de cette manière, et que je me retirerais de leur tête si elles se comportaient ainsi, et qu'on pourrait regarder leurs actions d'un mauvais œil ; au lieu que, si elles allaient paisiblement, avec honnêteté, tous les citoyens de la capitale leur en sauraient bon gré. Elles cédèrent enfin à mes remontrances et avis.

Tout rentra à peu près dans l'ordre jusqu'à Sèvres, mais l'avant-garde envoyée par Maillard dans le bourg ne trouva aucun « rafraîchissement pour ces dames » et seulement huit pains de quatre livres qu'on découpa « à petites portions ». Les « dames » se répandirent alors dans le bourg, « prirent des bancs et autres morceaux de bois, nous rapporte Maillard, et se mirent en devoir d'enfoncer les portes et d'abattre les enseignes de tous les marchands ».

Grâce à quelques brocs de vin, « l'armée » se remet en marche. Mais la pluie commence à tomber. Bientôt crottées et trempées, les femmes interpellent les passants :

— Voyez comme nous sommes arrangées, mais la bougresse nous le payera cher !

Certaines aiguisent d'énormes couteaux de cuisine contre les bornes de la route.

— Comme je serais heureuse si je pouvais lui ouvrir le ventre avec ce couteau et lui arracher le cœur en lui fourrant le bras jusqu'au coude !

Maillard est épouvanté de devoir faire son entrée à Versailles en un tel équipage. La présence des canons en tête du cortège n'était pas non plus sans l'inquiéter.

« Je fis former un cercle, et leur dis que les deux pièces de canon qu'elles avaient ne devaient point être traînées à leur tête ; que, malgré qu'elles n'eussent point de munitions, on pourrait les soupçonner de mauvaises intentions ; qu'elles devaient plutôt montrer de la gaieté que de causer une

émeute dans Versailles... Elles consentirent à faire ce que je voulais ; en conséquence, les canons furent placés derrière elles et je les invitai à chanter : *Vive Henri IV*, en entrant à Versailles, et à crier : *Vive le Roi !* Ce qu'elles ne cessèrent de répéter au milieu du peuple de cette ville qui les attendait et qui criait : *Vivent nos Parisiennes !* »

Arrivée devant l'hôtel des Menus-Plaisirs où siégeait l'Assemblée, l'armée fit halte. Maillard et une délégation de femmes reçoivent l'autorisation d'entrer dans la salle des séances.

— Le peuple manque de pain, déclare le chef des Parisiennes à la tribune, il est au désespoir ; il a le bras levé, il se portera sûrement à quelque excès. Nous demandons la permission de fouiller dans les maisons suspectées de renfermer des farines. C'est à l'Assemblée à épargner l'effusion de sang ; mais l'Assemblée renferme dans son sein des ennemis du peuple, ils sont cause de la famine. Des hommes pervers donnent de l'argent et des billets de caisse aux meuniers afin de les engager à ne pas moudre.

De tous les coins de la salle, les cris fusent :

— Les noms, les noms ! Nommez, nommez !

Après quelques secondes d'hésitation, Maillard lance cette absurdité :

— C'est l'archevêque de Paris qui a donné deux cents livres à un meunier pour le détourner de moudre.

Tandis que les députés poussent une clameur d'indignation, deux ou trois représentants « avancés » approuvent et crient à tue-tête :

— C'est l'archevêque de Paris !

Le désordre va grandissant. Peu à peu, par une porte latérale, les femmes sont parvenues à se glisser dans la salle, interpellant les représentants, enjambent les banquettes, enlevant leurs bas et jusqu'à leurs jupes pour les faire sécher, criant en cadence :

— Du pain ! Du pain ! Du pain !

Certains embrassent les députés — même l'évêque de Langres — tandis que le vicomte de Mirabeau « caresse la gorge des plus jolies ». On décide enfin, au milieu d'un désordre indescriptible, d'envoyer au château le président de l'Assemblée — Mounier — pour aller expliquer au Roi la triste situation de la capitale, où l'on est obligé de faire la queue des journées entières pour acheter un morceau de pain payé affreusement cher. Une délégation composée de

quelques députés et d'une dizaine de femmes part avec le président. « Nous étions à pied, dans la boue, avec une forte pluie, racontera-t-il. Une foule considérable d'habitants de Versailles bordait de chaque côté l'avenue qui conduit au château. Les femmes de Paris formaient divers attroupements, entremêlés d'un certain nombre d'hommes couverts de haillons pour la plupart, le regard féroce, le geste menaçant, poussant d'affreux hurlements. Ils étaient armés de quelques fusils, de vieilles piques, de haches, de bâtons ferrés ou de grandes gaules, ayant à l'extrémité des lames d'épées ou des lames de couteaux. — C'était l'arrière-garde de l'armée de Maillard. — De petits détachements de gardes du corps faisaient des patrouilles et passaient au grand galop, à travers des cris et des huées. » Non loin de la grille, devant le rideau de troupes qui défend les abords de la cour royale, deux jeunes filles se jettent aux pieds de Mounier. Ce sont l'ouvrière en sculpture et la bouquetière, Louison Chabry et Françoise Rolin. Elles désirent « aller au Roi ».

— Vous n'avez qu'à me suivre, répond Mounier.

Non sans mal, le petit groupe passe à travers les cavaliers, franchit les grilles et arrive dans l'Œil-de-Bœuf. Le président, Louison et quatre femmes sont introduites chez le Roi qui se tient dans le cabinet du Conseil. La petite ouvrière en sculpture est chargée par ses compagnes de prendre la parole. Elle s'avance vers Louis XVI qui l'attend entouré de quelques gentilhommes... et tombe évanouie d'émotion, n'ayant la force que de murmurer :

— Du pain ! Du pain !

Lorsqu'elle reprend ses sens, elle voit le Roi penché sur elle et l'aidant à boire un peu de vin dans un grand gobelet d'or. Puis il lui fait respirer « des eaux spiritueuses ».

— Mes pauvres femmes, soupire le Roi, je n'ai pas de pain dans ma poche, mais vous pouvez aller dans les offices, vous y trouverez des provisions, pas autant qu'autrefois, mais enfin vous y prendrez ce qui s'y trouvera.

De la cour montent des injures contre la Reine :

— Nous demandons sa tête pour la porter à Paris au bout d'une pique !

Le Roi se tourne vers Louison et demande tristement :

— Vous venez pour faire du mal à la Reine ?

La pauvre enfant nie d'une voix tremblante.

— La Reine, reprend le Roi, consent à se rendre à Paris avec moi.

Louison se jette à genoux, demandant à baiser la main royale.

— Vous méritez mieux que cela, déclare Louis en relevant la jeune fille et en l'embrassant.

La délégation se retire enchantée et apparaît dans la cour en criant :

— Vive le Roi ! Demain nous aurons du pain !

Louison et la jeune Françoise — qui n'a pourtant été reçue que par le ministre Saint-Priest — sont huées. Assurément, elles ont été achetées ! Elles ont reçu de l'argent ! Elles ne rapportent aucune promesse écrite ! Aucun papier du Roi ! Les deux jeunes filles sont frappées à coups de poings et de pied. Deux femmes, la grosse Louison et Rosalie qui « vendent de la marée au marché Saint-Paul », leurs passent des jarretières autour du cou et les entraînent vers un réverbère. Fort heureusement, des femmes et deux gardes du corps s'interposent. Les deux malheureuses sont renvoyées au château. Louis XVI accepte de se montrer au balcon avec Louison et de déclarer à la foule que la petite ouvrière n'a pas reçu un sol. Le Roi écrit ensuite de sa main l'ordre de faire envoyer à Paris des grains de Senlis et de Lagny, puis il remet à un député une lettre destinée à la ville de Paris. Lorsque Louison et Françoise reparaissent dans la cour, elles sont acclamées. On danse autour d'elles, on crie : *Vive le Roi !* et c'est un cortège joyeux qui regagne l'Assemblée où lecture est faite du billet royal : « *Je suis sensiblement touché de l'insuffisance de l'approvisionnement de Paris. Je continuerai à seconder le zèle et les efforts de la municipalité par tous les moyens et toutes les ressources qui sont en mon pouvoir et j'ai donné les ordres les plus positifs pour la circulation libre des grains sur toutes les routes et le transport de ceux qui sont destinés à ma bonne ville de Paris.* »

Une copie de la lettre est remise à Maillard qui part aussitôt pour Paris en compagnie de Louison, de Françoise et de deux cents femmes ; avec la permission du Roi, toute la délégation s'entasse dans des voitures de la cour fournies par les Messageries du Roi.

Vers minuit, au bout de l'avenue de Versailles, les voitures croisent la garde nationale de Paris « mouillée comme des canards, barbotant, trébuchant dans la boue ». L'armée régulière des Parisiens marche à peu près au pas par rangs de six, tambours battant, drapeaux claquant au vent et à la pluie, mais derrière suit une cohue : quinze mille *volon-*

taires, brandissant des tromblons, des hallebardes et jusqu'à des fouets. A la tête de cette invasion marche La Fayette que les Parisiens ont forcé à se mettre en avant. Après avoir longtemps résisté, il s'est juché sur son fameux cheval blanc — en réalité une vieille rosse réformée — et a pris la route de Versailles.

A deux heures du matin, Maillard, persuadé que l'affaire était terminée, arrive à l'Hôtel de Ville en compagnie de cent cinquante femmes qui ont refusé de l'abandonner. La lettre du Roi remise, le maire retient tout le monde à souper et leur offre de la viande, du riz et fait boire les femmes « tant qu'elles veulent ». La pauvre Louison ne cesse d'être menacée par ses compagnes qui lui reprochent de s'être laissé embrasser par le Roi. « Dans la chaleur du vin », elles veulent à nouveau pendre la jeune fille et la municipalité la fait reconduire chez elle par une escorte armée pour la protéger.

Il est près de six heures du matin, lorsque Maillard, accompagné par une dizaine d'admiratrices, va se coucher dans un garni de la rue Grenelle-Saint-Honoré. Il est vanné et n'aspire qu'au repos. Mais, deux heures plus tard, dix à douze femmes viennent le tirer du lit. Il faut qu'il se mette à leur tête pour aller offrir une couronne de lauriers à M. de La Fayette qui va bientôt regagner Paris. Maillard se lève et se met bravement en route, mais, à l'entrée de Paris, le petit groupe est croisé par un courrier. Il est porteur de nouvelles graves. A l'aube, le château a été envahi par les Parisiens, et la famille royale, prisonnière de la capitale, couchera ce soir aux Tuileries. Maillard n'en poursuit pas moins sa route à pied. C'est à Viroflay qu'il rencontrera le cortège. Les deux têtes des gardes du corps tués le matin alors qu'ils défendaient l'entrée de l'appartement de la Reine ouvrent la marche. On a contraint un perruquier de Sèvres à les poudrer et à les présenter au mieux... « Derrière cette avant-garde, suit une foule immense, hideuse et grotesque... Mascarade tragique de soldats, de bandits, de femmes ivres se maintenant non sans peine à califourchon sur des canons. »

Au lieu des Cent-Suisses à fraises empesées, aux pourpoints bariolés qui précèdent habituellement Sa Majesté lorsqu'elle entre dans sa bonne ville de Paris, au lieu des gardes du corps et des gardes de la prévoté caracolant sur leurs chevaux noirs, la voiture est entourée par la cohue sans

nom des viragos échevelées, braillantes, avinées, couvertes de cocardes tricolores, depuis les cheveux jusqu'au bas des jupes. Au lieu des trompettes d'argent — quatre à l'avant, quatre à l'arrière — sonnant haut et clair, ce sont des cris : « A la lanterne ! A bas la calotte ! » Derrière, entre deux haies de gardes nationaux, marchent, désarmés, les gardes du corps et les soldats du régiment de Flandre.

A la barrière de Chaillot — il fait nuit noire — le maire Bailly, correct et froid, présente au Roi sur un plat d'or les clefs de la ville et déclare sans la moindre ironie — il en eût été bien incapable :

— Quel beau jour, Sire, que celui où les Parisiens vont posséder Votre Majesté et sa famille !

Un bataillon de moines mendiants, franciscains, récollets, capucins, picpussiens, armés tant bien que mal, rend les honneurs. Louis XVI détourne la tête et « essuie furtivement une larme ».

Mais le « beau jour n'est pas fini » ! Avant de se rendre aux Tuileries, La Fayette entraîne « ses prisonniers » vers l'Hôtel de Ville où la foule acclame la famille royale. Il ne s'agit plus ici de l'escorte avinée, mais du vrai peuple de Paris tout heureux de pouvoir crier : « Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive le dauphin ! Vivent nous tous ! »

Maillard — le phtisique Maillard — n'en peut plus. Depuis la veille il a abattu près de quinze lieues ! Il gagne en hâte sa chambre tandis que sur la place on pleure de joie. Assurément, en se mettant au lit, Maillard, comme tous les Parisiens ce soir-là, dut penser que la Révolution était terminée.

Elle commençait à peine.

III

Le mardi 21 juin 1791, à sept heures du matin — un matin lourd et orageux — Lemoine, le valet de chambre du Roi, s'était levé du lit de camp dressé chaque soir aux Tuileries, dans la chambre même de son maître, et s'était approché du lit royal :

— Sire, il est sept heures.

Pas de réponse... Etonné par ce silence, il entrouvrit les rideaux : le lit était vide. Stupide, il regarda le cordon encore attaché à son bras par un bout, l'autre extrémité ayant été placée, la veille au soir, à portée de la main royale. Pierre Hubert, garçon du château qui était en train de ranger le lit de Lemoine, s'approcha. Le Roi avait peut-être passé la nuit chez la Reine ? Bien que cette fugue parût un peu surprenante, les deux hommes décidèrent d'attendre... Une demi-heure plus tard, Lemoine qui commençait à montrer quelque inquiétude, chargea Hubert de « s'informer chez la Reine si le Roi n'y était pas ». Le garçon remonta quelques instants plus tard, rapportant la réponse que lui avait donnée une femme de chambre de la Reine :

— Il n'est point jour !

Sans doute le soleil était-il déjà haut, mais l'on entendait par là que les volets et les rideaux n'avaient point encore été ouverts chez Marie-Antoinette...

Mais Hubert rapportait une autre information. Il la tenait de Lenoble, un garçon de toilette qu'il avait rencontré à son retour :

— Il n'y a personne chez monsieur le dauphin !

L'allumeur de réverbères l'avait constaté dès sept heures. Il avait bien alerté J.-A. Duperrier, garçon du garde-meuble de la Reine, mais celui-ci avait haussé les épaules, croyant à une plaisanterie...

Lemoine, angoissé, traversa la chambre royale et, par un petit cabinet, pénétra dans la chambre du petit prince : elle était vide ! Le cœur battant, le valet de chambre descendit alors le petit escalier intérieur qui permettait au Roi d'aller chez la Reine ou de se rendre, au rez-de-chaussée, à sa forge et à son cabinet d'archives. Ces deux pièces étaient également vides. Au bas de l'escalier se trouvait une porte donnant sur l'alcôve de la Reine. Lemoine n'osa frapper et, par le couloir central, rejoignit l'entrée de l'appartement de Marie-Antoinette. Il y avait là tout un groupe de domestiques qui piétinaient devant la porte « fermée en dedans par verrous et barre ». Les femmes de chambre de Madame Royale et du dauphin étaient là, elles aussi, annonçant la disparition des enfants royaux et de mesdames Brunier et de Neuville...

Quelqu'un frappa, timidement d'abord, puis plus fort. Rien ne répondit. Un garçon osa alors faire le tour par le chemin que venait d'emprunter Lemoine. Il poussa la porte de l'appartement de Marie-Antoinette qui donnait sur le couloir

et pénétra dans l'alcôve. Le lit était vide. Il traversa la pièce et alla ouvrir à la foule qui se répandit dans la chambre...

L'incroyable nouvelle est vite connue et vole de la *Bouche* située dans le sous-sol, jusqu'aux mansardes du quatrième étage du pavillon de Marsan. Elle gagne la ville ; des rues monte « un murmure semblable au mugissement de la vague poussée par la tempête », a raconté un témoin. On s'interpelle de fenêtre à fenêtre, de porte à porte :

— Le Roi est parti ! Le Roi est parti !

Un quart d'heure plus tard, toute une foule se dirige vers les Tuileries. En voyant le Carrousel s'emplir de monde, un capitaine des chasseurs de la garde nationale, un certain Dubois, de la section du Roule, qui regarde d'une fenêtre, semble fort étonné. Seul de tous les habitants du château — et peut-être même de Paris —il ne sait rien encore. Il s'informe : on lui répond et il commence par hausser les épaules... La veille, à dix heures et demi, il avait accompagné Madame Elisabeth jusqu'à son appartement. L'un de ses chasseurs avait mis alors son matelas au travers de l'unique porte... et ce matin Madame Elisabeth ne serait pas dans sa chambre ? Le sabre à la main, il entre dans la pièce et, stupéfait, découvre une armoire truquée, transformée en porte et qui fait communiquer l'appartement avec la grande galerie.

Il lui faut bien alors se rendre à l'évidence !

Le peuple, après avoir contemplé la longue façade grise, finit par pénétrer dans le château. La garde nationale laisse faire... Sur le lit de la Reine s'installe une marchande de cerises qui crie :

— Allons, la cerise, la belle cerise à six sols la livre !

Tous n'ont à la bouche qu'une seule question : Comment le Roi et la Reine ont-ils pu sortir de cette bastille ?

Un loustic appose une affiche sur un mur du château :

ON PRÉVIENT LES CITOYENS QU'UN GROS HOMME S'EST ENFUI DES TUILERIES ; ON PRIE CEUX QUI LE RETROUVERONT DE LE RAMENER A SON GÎTE : ILS AURONT UNE RÉCOMPENSE MODIQUE.

Un autre attache un écriteau à la grille : LOGIS A LOUER.

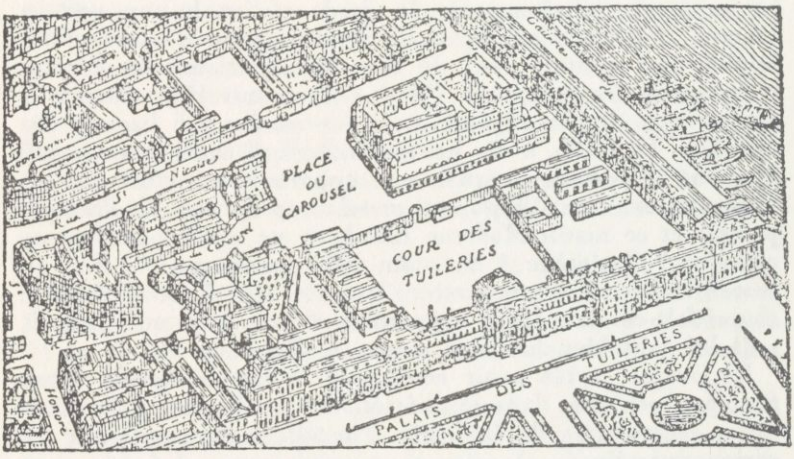
Une grande clameur monte des guichets du Louvre. Elle précède le général La Fayette, Bailly, maire de Paris, et Beauharnais, président de l'Assemblée, qui traversent le pont Royal. La Fayette fend la foule qui ne lui ménage pas les injures... Le général n'avait-il pas déclaré quelques jours auparavant :

— Je réponds du Roi sur ma tête !

Ce qui permettra à Danton de lui crier tout à l'heure avec logique :

— Il nous faut le Roi ou votre tête !

Les trois maîtres de Paris, houspillés, bousculés, hués, parviennent à se réfugier au corps de garde du château où les officiers, de service depuis la veille, font piètre figure. Gouvion, le major général, est épouvanté et le capitaine Dubois toujours ahuri. Beauharnais et Bailly sont amorphes.



LE QUARTIER DES TUILERIES SOUS LA RÉVOLUTION.
(*Fragment du plan de Turgot.*)

Le premier se décide à gagner l'Assemblée où il va apprendre officiellement aux députés la « terrible nouvelle ».

La Fayette se tourne vers Bailly :

— Pensez-vous que l'arrestation du Roi et de sa famille soit nécessaire au salut public ?

Bailly acquiesce, mais qui osera donner l'ordre d'envoyer des courriers dans toutes les directions et de *courir sus à Louis XVI ?*

— Eh bien ! J'en prends sur moi la responsabilité, déclare La Fayette avec un sourire supérieur, et il dicte à Romeuf, son officier d'ordonnance :

« *Les ennemis de la Révolution enlevant le Roi* — c'était la formule trouvée spontanément — *le porteur est chargé d'avertir tous les bons citoyens. Il leur est enjoint, au nom de la patrie en danger, de le tirer de leurs mains et de le ramener au sein de l'Assemblée nationale. Elle va se réunir, mais en attendant, je prends sur moi toute la responsabilité du présent ordre.* »

Et il ajoute de sa main, après avoir signé :

« *Cet ordre s'étend à toute la famille royale.* »

Cet acte est bien un véritable « coup d'Etat ». Il faut se placer à une époque où la royauté a encore en France un immense prestige pour se rendre compte de la gravité d'une telle initiative !

La feuille vole de main en main ; elle est hâtivement recopiée. Une quinzaine d'officiers ou de courriers improvisés s'en saisissent et courent vers la poste aux chevaux afin de s'élancer dans toutes les directions. Rares seront ceux qui franchiront la barrière. Le peuple les arrêtera, « croyant qu'ils sont de la suite du Roi ».

En dépit de son coup d'Etat, La Fayette n'a pas grand espoir.

— Ils ont trop d'avance sur nous pour que nous puissions les atteindre, soupire-t-il en se tournant vers Romeuf et en lui tendant une des copies, mais il faut bien que nous fassions quelque chose !

Paris, en effet, commence à devenir houleux. Le ciel est lourd et l'orage qui menace n'est pas fait pour apaiser les esprits.

Bailly s'est enfermé à l'Hôtel de Ville et écoute la sourde rumeur qui monte vers lui. Il dicte à son greffier Dejoly un premier « communiqué ».

« *Le Roi a été enlevé cette nuit, vers les deux heures, sans que l'on sache la route qu'il a prise. Aussitôt que la municipalité a été instruite de ce départ, elle a pris les mesures les plus promptes à découvrir sa route... Tous les bons citoyens sont invités au courage, et surtout au bon ordre. En conséquence, le conseil arrête que le devant de toutes les maisons sera illuminé la nuit prochaine et les suivantes.* »

D'autres mesures sont prises. Toutes les cloches de Paris sonnent le tocsin, les tambours battent la générale, les barrières